

ge à l'atelier, et que chaque heure qu'elle perd lui enlève une partie de son gain.

—Oh ! alors, je vais me lever de suite. Voulez-vous sonner pour que ma bonne vienne bien vite m'habiller ?

—Votre bonne a été obligée de sortir, sa mère était malade et comme vous ne vous lèvez jamais avant huit heures, je lui ai permis d'aller la voir.

—Oh ! mon Dieu ! comment vais-je faire ? je voudrais pourtant être là quand la petite viendra.

—Lèvez-vous et habillez-vous toute seule.

—Toute seule, maman ? mais jamais je ne pourrai !

—Et pourtant vous avez des mains comme moi, comme votre bonne et vous savez très-bien vous en servir quand c'est pour faire une chose qui vous plaît.

—Mais Adèle est là exprès pour me servir.

—Et est-ce une raison pour consentir à rester maladroite et dépendante toujours de tout le monde ?

—Mais qu'est-ce que diraient mes amies si elles savaient que je m'habille seule comme une pauvre fille, moi qui ai une maman si riche ? Elles ont toutes une bonne pour les soigner.

—Alors je les plains beaucoup, car, ma fille, il se pourrait que Dieu voudût changer leur position et la vôtre, et si jamais il vous envoyait quelques grands revers, comment pourriez-vous les supporter si vous ne saviez rien faire par vous-même ? Il faut constamment vivre au milieu des richesses avec la pensée qu'on peut les perdre.

—Je vais essayer, petite maman, mais je crains bien d'être fort maladroite.

Elle fut en effet bien maladroite, son bain fut très-mal pris, bien des cordons furent noués d'abord, cassés ensuite ; bien des cheveux arrachés, et enfin de guerre lasse elle alla y renoncer en pleurant lorsque Adèle arriva et lui apporta que la petite Rosa était là.

En entendant sa maman descendre elle lui cria :

—Maman, faites-la attendre, je serai bientôt prête.

Mais le *bientôt prête* se trouva être une demi-heure, car Sophie était coquette et exigeait que ses nattes fussent bien lisses, que sa guimpe fût bien ajustée, sa ceinture bien nouée ; si bien que lorsqu'elle descendit, en courant, l'escalier qui conduisait au boudoir de sa mère, elle aperçut par la fenêtre Rosa qui s'en allait avec ses deux petits frères.

—Oh ! quel malheur ! Rosa, Rosa, revenez !

Mais Rosa n'entendit pas et Sophie s'asseyant sur la dernière marche, se mit à pleurer de tout son cœur.

Madame Wilson entendait bien de son boudoir les sanglots de sa petite Sophie, mais, désirant que la leçon lui profitât réellement, elle ne se dérangea point pour l'aller consoler. L'enfant fut bientôt lasse d'épancher toute seule sa douleur, et, les yeux encore gonflés de larmes, elle alla trouver sa mère.

—Maman, pourquoi avez-vous si tôt laissé partir Rosa ? Je voulais la voir et causer avec elle.

—Elle n'avait pas le temps de vous attendre, mon enfant, elle ne peut retarder l'heure de son atelier.

—Tout le plaisir de ma journée est gâté maintenant ! Elle pouvait bien rester pour moi, elle aurait eu une heure de moins à travailler, voilà tout.

—Et une livre de pain de moins à rapporter chez elle.

—Vous auriez pu, maman, lui donner l'argent qu'elle aurait perdu.

—Non, ma fille, je n'aurais pu le faire, car j'eusse ainsi encouragé chez elle un mouvement de paresse bien funeste pour une enfant de sa classe. Elle connaît bien, quoique si jeune, la valeur du temps ; tâchez de l'apprendre d'elle, au lieu de l'initier à vos coupables habitudes.

(A CONTINUER.)

LE HUITIEME ENFANT.

Pendant une soirée d'hiver, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant venait de naître. C'était le huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à nourrir les autres. Cette famille avait été ruinée par une longue suite d'accidents et d'infortunes. Point de feu dans le poêle, point de pain sur la table ; le père était malade, la mère presque mourante ; les sept enfants grelotaient dans une autre petite chambre. Une bonne voisine qui se trouvait là, se hâta d'envelopper le nouveau né, qui semblait n'avoir que le souffle, et elle courut chercher le prêtre du village pour qu'il le baptisât tout de suite, car elle craignait qu'il ne put vivre jusqu'au jour. Le Pasteur ne tarda pas à paraître.

—Tenez M. le Curé, lui dit tristement le père, voilà un pauvre petit, qui vient bien mal à propos. Comment le nommerons-nous ?

—Nous le nommerons Dieu-donné, répondit le bon Curé, car c'est Dieu qui vous le donne très-à-propos pour vous consoler et vous secourir. Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre, et au delà. En voici la preuve.

Tandis que le Curé parlait, un homme entra dans la chaumière, ayant au bras un grand panier, d'où il tira du linge et toutes sortes de provisions. Retournant ensuite à la porte, il revint chargé de bois.

—Oh ! M. le Curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions !

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit le Prêtre. On m'a donné tout cela dans les maisons où j'ai quêté pour vous. Remerciez Dieu, qui ne permet point qu'on rencontre un cœur assez dur pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

Voilà un beau feu qui pétille et qui réjouit tout le monde. On enveloppe le petit dans des langes bien chauds, on le baptise, on le met auprès de sa mère, qui pleure de joie, et.....

En même temps la voisine s'en va dans l'autre chambre, les mains chargées de pain, de viande et de fruits, et elle dit aux sept enfants qui comptaient bien se coucher sans souper : Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieu-donné. Ils s'écrièrent tous en frappant des mains et en s'écriant : Vive Dieu-donné notre petit frère !

On fut quelque temps sans trop savoir si Dieu-donné voudrait vivre. Il était gentil, mais petit, mais faible à faire pitié. Mais tout faible et petit qu'il était-il tenait bien sa place dans la famille et dans le village. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents, qui justifiaient d'ailleurs cet intérêt par leur honnêteté. Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail ; ils l'emportaient sur tous leurs concurrents, même sur ceux qui auraient travaillé un peu plus habilement qu'eux. *Ils ont huit enfants*, disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Et eux, pour ne